

Les revues littéraires et culturelles

Guy Melançon

Numéro 39, hiver 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, G. (1989). Les revues littéraires et culturelles. *Moebius*, (39), 114–118.

Les revues littéraires et culturelles

Guy Melançon

Colloque organisé par l'Académie canadienne-française, l'Union des écrivains québécois, la Société des écrivains canadiens, le Centre francophone du Pen Club et l'Association des écrivains acadiens. Le 4 et le 5 novembre 1988, à l'Hôtel Delta, à Montréal.

De cent à cent-cinquante personnes assistaient au discours d'ouverture d'un colloque qui se voulait ouvert à tous les possibles, un lieu de réflexion sur les revues culturelles québécoises, leurs rôles, leurs problèmes spécifiques, leurs ambitions. Le coup d'envoi donné par Jean-Guy Pilon fut suivi d'un hommage de Jean Éthier-Blais à trois pionniers de nos revues littéraires: Guy Sylvestre, Andrée Maillet et Paul Beaulieu.

Au fond de la salle, une exposition de revues offrait une rétrospective étonnante de l'édition québécoise de périodiques à vocation culturelle, couvrant près d'un siècle. Les plus vieilles revues musicales (*Le Passe-Temps*, *Montréal qui chante*), les premières publications littéraires (*Gants du ciel*, *Écrits du Canada-français*, etc.) côtoyaient *la Nouvelle Barre du Jour*, *Liberté*, *Estuaire*, *Mœbius*, *les Herbes de Rouges*, etc. Une vue d'ensemble qui permettait surtout de mesurer en un coup d'œil l'extraordinaire expansion des revues depuis quelque vingt ans.

La journée de samedi accueillait environ deux cents participants venus assister aux quatre ateliers intitulés successivement «Les revues dans la trajectoire intellectuelle du Québec», «Existence et pouvoir de renouvellement», «Lieu de création» et, enfin, «Orientation esthétique, idéologique et politique». Impossible de rendre compte ici de tous les actes d'un colloque au demeurant fort sage et un peu trop terne au goût de certains. Je me contenterai de résumer très succinctement

des idées grappillées ça et là, des propos qui méritaient souvent mieux que l'espèce d'apathie générale dans laquelle ils étaient reçus.

De l'allocution de Joseph Bonenfant, je retiens surtout «la nécessité pour chaque revue littéraire de défendre un créneau spécifique. *Les Herbes Rouges* ne sont pas *Mæbius* qui n'est pas *Estuaire*.» Un point de vue que devait tenter de relancer l'animateur des ateliers, Jacques Folch-Ribas, en y allant d'un commentaire très pragmatique: comment peut-on inciter les revues à se spécialiser alors que le bassin des lecteurs québécois de revues culturelles est estimé tout au plus à 3,000? François Hébert affirma que la revue *Liberté* se voulait, quant à elle, libre de toute orientation esthétique ou idéologique, le seul critère étant la qualité de l'écriture. Dans sa communication, Normand de Bellefeuille a défini la revue comme étant un lieu privilégié de création, là où tous les risques sont permis, toutes les expériences possibles, parce qu'elle n'obéit pas aux contraintes économiques de l'édition du livre; ce qui devait amener un intervenant de la salle à s'interroger sur le rôle de la revue littéraire lorsqu'elle se greffe à une maison d'édition: dans ces conditions, la revue ne risque-t-elle pas de devenir un dépotoir de la maison d'édition? Une intervention qui n'a pas eu de suite.

Pourtant, bon nombre de revues sont (aussi) rattachées à une maison d'édition... ce qui viendrait nuancer l'affirmation générale de N. de Bellefeuille. Et n'a-t-on pas vu Bruno Ramirez, de la revue *Vice Versa*, terminer son exposé par une question directement posée à son auditoire: comment une revue culturelle peut-elle grandir, obéir à des critères de commercialisation de plus en plus contraignants, tout en restant fidèle aux principes qui l'ont vue naître? Lise Gauvin devait également achever son intervention en relevant quelques contradictions inhérentes et inévitables des revues «culturelles»: toutes les revues aspirent à devenir des entreprises rentables, aspirent au succès. Mais le succès ne commande-t-il pas de douloureux compromis? Pour illustrer son point de vue, elle a donné l'exemple récent de la publicité de la revue XYZ, qui emprunte à la thématique publicitaire de Provigo! Autre contradiction relevée par Lise Gauvin: les subventionnaires attendent des revues qu'elles soignent toujours plus leur apparence, qu'elles fassent professionnelles, mais sans leur en donner les moyens. La question délicate des subventions a aussi été reprise par Jean

Jonassaint dans un commentaire percutant: «tout se passe comme si les peintres étaient faits pour manger du bœuf et les écrivains du pain sec et les restants de table.» Une allusion des plus limpides à la disproportion qui existe entre les montants alloués à certaines revues d'art et ceux destinés aux revues à caractère «littéraire».

Enfin, Gaston Miron s'est interrogé sur la place qui est laissée aux jeunes dans les revues, en faisant remarquer que la nouvelle génération ne semblait pas pouvoir s'identifier à un mouvement, à une revue littéraire spécifique, comme à l'époque de *Liberté* ou des *Herbes Rouges*. Un participant a présenté la revue *Voir* comme étant une publication investie par les jeunes, mais quelqu'un s'est empressé, et avec raison, de souligner que *Voir* n'était pas spécifiquement une revue littéraire. Et n'a-t-on pas trop tendance à confondre «jeunes» auteurs et «nouveaux» auteurs? Gaston Miron a aussi cherché à connaître la situation des revues publiées à l'extérieur de Montréal et de Québec. Des noms de revues ont été lancés: *Urgences* à Rimouski, *Passages* à Sherbrooke, *L'Apropos* à Hull, des publications qui disent le dynamisme certain de régions éloignées des grands centres urbains. Il aurait fallu aussi mentionner l'existence de revues de plus en plus nombreuses qui sont issues des départements de Lettres. Sont-elles trop loin de l'establishment littéraire?

Élargissant la perspective et faisant écho en partie aux propos de Ramirez, Jean Jonassaint a présenté la revue *Dérives*, qu'il anime depuis plus de dix ans, comme une volonté «de questionner le Québec de l'extérieur». Un projet qui n'a pas manqué de soulever quelques réactions contradictoires dans la salle, un participant avouant quelques difficultés à s'identifier à ce qu'on nomme le transculturalisme. Un problème que la revue *Mæbius* a aussi déjà «questionné».

Pour terminer, je voudrais souligner un aspect fort sympathique de ce colloque, à savoir le regroupement de plusieurs générations d'écrivains québécois autour d'un thème à célébrer. Espérons que la formule se répétera, mais cette fois-là avec un esprit plus critique, avec un plus grand souci d'animer un débat, d'identifier des enjeux. De cette manière, les discussions pourront se corser dès le début et non seulement à la toute fin. Bref, une expérience à répéter.